

PCT cinéma télévision
& MOA films
présentent



DES VIES À LA FRONTIÈRE

réalisé par Pierre-André Thiébaud

DOSSIER DE PRESSE

moafilms@netplus.ch

@moafilms   @moafilms.ch

DES VIES À LA FRONTIÈRE

65 minutes | 2026

Réalisation Pierre-André Thiébaud **Voix** François Nadin Le narrateur Olivia Seigne La lectrice Barbara Tobola Edith Maurizio Iulianiello Roland **Scénario** Gilles Charmant Pierre-André Thiébaud **Écriture voix du narrateur** Céline Zufferey **Musique** Carla Carapetyan **Caméra** Olivier Lovey Christian Berrut **Montage** Brandon Beytrison



À partir de souvenirs consignés par écrit, lettres, photographies, articles de journaux, fruit d'une patiente quête, le réalisateur dresse le portrait de quatre membres de sa famille dans les années 1937-1945 : Son père Roland, sa mère Edith, qui travaillent à l'usine d'aluminium de Chippis, une de ses tantes, Adèle, qui vit en Allemagne à Friedrichshafen, haut lieu du nazisme et France, un autre de ses tantes, qui s'est engagée dans l'armée française à la fin de la 2e guerre mondiale guerre en se travestissant. Un projet documentaire qui parle de la famille, du lien, de l'éclatement et de la dispersion. Et aussi de la guerre dans 3 pays. C'est l'histoire de gens ordinaires qui tente de répondre à la question : C'est quoi une vie ?

LE FILM

La guerre



La guerre, c'est surtout des images. Des images de corps, de chars, de ruines. Enfant, la menace d'une guerre nucléaire me hantait. Adolescent, j'ai voulu comprendre la guerre. Pourquoi l'histoire est-elle toujours ponctuée par de grandes tueries ? Pourquoi notre langage s'est-il enrichi de ce mot effrayant : le génocide ?

Comment décoder le monde d'aujourd'hui sans connaître l'Histoire ? Dès 1940, la guerre aérienne se traduisit par de fréquentes violations de l'espace aérien suisse (6501 cas). 25 appareils furent abattus, 191 durent atterrir d'urgence et 56 s'écrasèrent. Elle subit septante-sept bombardements, qui firent au total quatre-vingt-quatre morts; le cas le plus grave se produisit à Schaffhouse le 1er avril 1944.

La famille, le Val-de-Travers



A la mort de mon père Roland, j'ai découvert une boîte à chaussures, remplie de photographies non classées. J'ai parcouru les images. Au milieu, minuscule et perdue, la photographie de la famille à l'enterrement de ma grand-mère en 1927. On peut lire la douleur. Mon père a gardé cette photo toute sa vie, et il ne me l'a jamais montrée.

Roland, mon père avait 13 ans quand il devient orphelin de père et de mère. La fratrie se disperse entre la Suisse, la France et l'Allemagne où ils vivent la deuxième guerre mondiale. On sait aujourd'hui, combien il est important de connaître, aussi, son histoire familiale. Préoccupé depuis l'adolescence par la guerre, j'ai découvert progressivement l'histoire d'une famille proche de la guerre.

DES VIES À LA FRONTIÈRE propose de se plonger dans le récit d'une famille suisse dans la guerre.

Edith, la mère



Edith, raconte, j'ai été embauchée à l'usine d'aluminium le 7 mai 1937. Je travaillais à la cuisine, et je faisais aussi les chambres du foyer des ouvriers. Il y avait beaucoup de pensionnaires, car après une période de crise, le travail reprenait.

On entra dans un local tout noir, explique Roland, il faisait une chaleur suffocante, des chambres noires bouillantes, d'où émanait des gaz d'une odeur insupportable. Mais c'était la guerre, il fallait produire coûte que coûte !

C'est la guerre. Des wagons sortent de l'usine de Chippis pour être acheminés jusqu'à Romanshorn puis chargés sur des bacs. Ils traversent le lac de Constance et sont déchargés au débarcadère tout près de la Karlstrasse, où se trouve le luxueux appartement de ma tante Adèle. La liaison fut maintenue durant la 2ème guerre mondiale en dépit des frontières fermées.

Roland, le père



Le 30 juin 1943, écrit Roland, ce fut la fin de mon emploi à l'usine de Chippis. Je trouvais aussi rapidement du travail. La Garde Armée de l'usine embauchait. Il fallait assurer une protection efficace et totale des installations nuit et jour. Une grande partie du parcours de nos patrouilles traversait le bois de Finges. C'était vraiment pour nous une fascinante existence, en pleine nature.

Comment équipé du simple fusil, à pied, concevait-il son apport à la défense nationale ? Que savaient mon père de son rôle dans cette guerre et cette défense ? La mission de la patrouille était-elle de protéger l'usine des saboteurs « rouges » pour garantir la productivité de l'usine et assurer la pérennité du commerce avec l'Allemagne.



France Thiébaud, sergent Jean-François

Ce soir-là, raconte Tante France, j'ai perdu mon sexe ! L'armée m'engage pour la durée de la guerre sous un nom masculin, et, pour que l'état-major ne puisse vérifier mon origine, on me fabrique une carte d'identité qui me fait naître à Ben Methiot, Plateau d'Annam, en Indochine. Mon nouveau grade et mon nouveau nom : Sapeur Jean-François Thiébaud.

France possède un diplôme d'infirmière qui conduira sa vie et son destin. En 1944, elle travaille dans le Var, près de Solliès-Pont. La nuit du 14 au 15 août a lieu le débarquement allié en Provence. En quittant son poste d'infirmière sans hésiter pour soigner les blessés au combat, elle entre dans l'histoire.



Adèle Sick, l'exilée

Voici la Karlstrasse, ma rue, explique tante Adèle, après les bombardements. 25'000 habitants de Friedrichshafen perdirent leurs maisons. J'étais restée en ville ce jour-là terrée dans un sous-sol avec ma petite fille Gudrun ? Où était mon mari Karl ? Toujours sur le front ?

Adèle a-t-elle, dans l'insouciance de l'avant-guerre, profité de cette magnifique région du lac de Constance ? Que pouvait saisir ma tante de ce qui se préparait dans ces joyeux défilés nazis du 1er mai ? Où a-t-elle trouvé la force de survivre au drame qu'elle a finalement subi : les avions, les bombes, les bâtiments détruits et sa vie avec, un vrai calvaire.



À Friedrichshafen, le chemin qui conduisait à la fabrique de V2, fusées ou missiles balistiques, est aujourd'hui une piste de VTT. Ces ruines qui fabriquaient la mort, envahies par la végétation dégagent une étrange beauté. L'oubli s'est installé, dans les villes détruites, dans les pays, dans les familles. Mais l'oubli n'empêche pas la guerre de revenir. On finit toujours par perdre la paix, cette paix tant souhaitée et pour laquelle tant de sacrifices ont été consentis. Aujourd'hui, le monde vit à nouveau des conflits à répétition, l'horreur est de retour dans nos vies.

L'INTERVIEW

De quoi le film «DES VIES À LA FRONTIÈRE» vous a-t-il libéré?

Ce film qui me poursuit depuis de longue année m'a libéré de l'obsession d'insérer mes parents et la famille de mon père dans la grande histoire. Dans plusieurs documentaires que j'ai réalisés, en rapport à l'histoire, « LA VIE CONTINUE » sur 100 ans d'Alsuisse 1986, « LES COULISSES SUISSES » sur les accords d'Évian et la guerre d'Algérie, j'ai essayé sans succès de donner la parole à mes parents et à la famille de mon père. Confronté à la grande histoire la vie des petites gens ne fonctionnait pas. Le film m'a libéré aussi d'une frustration générée par le fait que ma tante France Thiébaud au destin exceptionnel pour une femme née au début du 20^{ème} siècle dans le Val-de-Travers canton de Neuchâtel n'a jamais suscité un intérêt et une reconnaissance.

Que vous a apporté ce film?

Au début du projet, au travers d'un long travail de recherche sur la famille de mon père, j'ai retrouvé des lieux surtout Couvet et le Val-de-Travers, des lettres et aussi des parents en France principalement. Ce film n'a rien à voir avec une psychanalyse, il est une fiction sous forme documentaire, qui ressuscite une période de la terrible histoire de la 2^{ème} guerre mondiale sous le projecteur de gens ordinaires. Ce film est touchant et particulier dans son style et sa narration. À la fin du film, je ne sais plus s'il raconte le passé ou la vie rêvée de la famille de mon père avec de faux souvenirs. Il y a une phrase du réalisateur Christophe Honoré, aussi portée par son histoire familiale qui me parle: «Les vivants sont les fantômes des morts »

Quand vous aviez 20 ans, comment rêviez-vous votre vie?

J'étais face à un mur qui s'appelait l'avenir. Je faisais des études commerciales qui me dirigeait droit vers la banque et l'administratif. J'ai eu le bonheur de vivre une période de l'école valaisanne pleine d'ouverture. Des films présentés dans le cadre de l'école de commerce de Sierre. Des cours à options : échecs, cinéma, littérature étrangère. Une invitation à l'invention et à la création. J'ai participé à la fondation du cinéclub du collège. J'étais cinéphile. Dans un séminaire sur le cinéma américain du critique Henry Agel à Lausanne au collège Champittet, j'ai découvert le film de Billy Wilder « SUNSET BOULEVARD ». Un cadavre flotte dans une piscine. Le mort lui-même commence à raconter les événements qui l'ont mené là. Joe Gillis, scénariste criblé de dettes, entre par hasard dans une demeure qu'il croit abandonnée. C'est en réalité là que vit toujours Norma Desmond, gloire déchue du cinéma muet, en compagnie de son majordome Max von Mayerling. L'actrice lui propose de l'aider à écrire le scénario qui doit marquer son come-back sur les écrans. Dans leur propre rôle Gloria Swanson, Erich Stroheim, Buster Keaton. Un film noir, cynique. Le mur a alors éclaté. Je serais cinéaste, ce qui faisait rire tout le monde. Aujourd'hui encore, je m'étonne de la force que je pouvais avoir à 20 ans. J'arrivais dans ce monde du cinéma et je ne connaissais personne.

Que reprenez-vous de cette réalisation?

Je retiens, la grande générosité tous ceux qui ont compensés les défaillances de financement du projet. Pour ce film sensible je me suis particulièrement senti soutenu. D'ailleurs, le générique est sans aucun doute le plus long de tous mes films.



PREMIÈRE CRITIQUE

Je viens de visionner votre film. Il est très touchant. Par sa lenteur, il nous fait entrer dans l'intimité de votre famille, d'Adèle, d'Edith et de son mari Roland, et de France, comme un hommage à des vies simples et humbles. C'est à travers eux, un bout de l'histoire du Valais que vous racontez aussi, de ces vies dures à l'usine ou dans les champs. Intéressant que vous exprimiez vos convictions pacifistes, et pourtant, le personnage qui ressort le plus, c'est le sergent Jean-François, alias France, qui se porte sur les champs de combat d'Europe et d'Indochine avant de vivre d'autres aventures au Maroc et ailleurs.

Pierre Hazan

conseiller senior auprès du Centre pour le Dialogue Humanitaire, l'une des principales organisations actives dans la médiation des conflits armés

Samedi 28 mars 2026 à 18h00
Cinéma Casino, SIERRE
PREMIÈRE MONDIALE

Sur invitation

CONTACTS

PCT cinéma télévision
Route de la Combe 21
1921 Martigny-Croix

Personne de contact :

Cindy Iulianiello, attachée de presse
moafilms@netplus.ch
+41 79 945 58 24

UN GRAND MERCI A NOS SOUTIENS

Cinéforum et le soutien de la Loterie Romande, Succès Passage Antenne SRG SSR, Commune de Sierre, Commune de Val-de-Travers, Laurent Schmidt, Serge Roh, Maria Ceppi, Marc-André Berclaz, Cilette Cretton, Marcelle Petoud-Bourgeois, Eugenia Stoffel, Jacques Cordonnier, Dominique Salamin, Johnny Vogel